



Du **théâtre** pour toutes les régions, une utopie en construction *Page E 3*



Le leurre efficace de **Milutin Gubash** au Musée d'art de Joliette *Page E 6*

# CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 DÉCEMBRE 2012



## Un recueil, pas un cercueil!

Le grand œuvre de Michel Rivard «à ce jour»...

Dans la festive saison des coffrets, intégrales, éditions anniversaire et autres rapaillages des grands de la chanson d'ici et d'ailleurs, tout n'est pas définitive mise en boîte: il s'agit simplement pour certains d'emballer (joliment) ce qui a été fait pour mieux aller de l'avant. Bel exemple.

SYLVAIN CORMIER

Cela se présente comme un livre un peu jauni. La tranche, au carton plutôt mince, a déjà les coins ronds (à l'instar du budget d'édition, déduit-on). A l'intérieur, ça se feuillette à peu près comme un livre, constitué par deux grosses sections brochées que séparent huit cartonnages avec les pochettes reproduites et les huit disques dedans. C'est sans chichi et ça se veut ainsi: les textes des quatre premiers disques dans la «partie première», ceux des quatre suivants dans la «partie seconde», courte introduction de l'auteur pour chaque disque. Plus un mot de présentation qui dit ce qu'il dit: «Huit albums originaux en 31 ans, c'est pas la fin du monde mais un maudit bon début. Les voici réunis sous un même toit. Écoutons-les ensemble puis relevons les manches et attaquons la suite.»

Constat: Michel Rivard, en ses mots, sert la même mise en garde que Richard Séguin pour *Ma demeure*, son anthologie parue à la même enseigne (Spectra Musique) il y a quelques semaines: «[...] la chance de pouvoir me revivir de bord et regarder ce qui s'en vient», insistait-il en ces pages. Chacun met les points sur les mêmes i: carrière pas finie. Important à préciser, faut-il croire. «Je ne veux pas d'ambiguïté», explique Rivard à son bout de fil. *Toute ma génération, Ri-*

*chard, Pierre Flynn, Daniel Lavoie, on passe le même cap [de la soixantaine], et quand t'as cet âge-là et que tu fais quelque chose qui a saveur d'anthologie ou d'intégrale ou de chronologie ou whatever, il y a toujours l'aspect: est-ce que ça veut dire qu'on jette l'éponge? Non. C'est mon travail en solo, en studio... à ce jour. C'est clair.»*

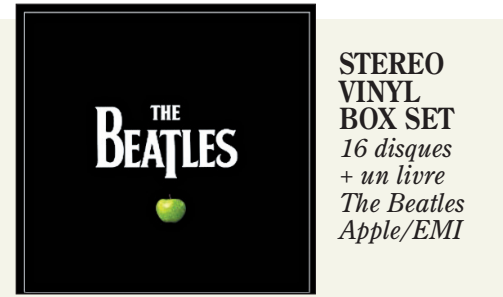
Bien reçu, huit sur huit. Pour que l'intention soit plus limpide encore, Rivard a privilégié le tel quel. Va pour le rematriage, la mise à niveau numérique, mais c'est tout. Pas d'ajouts. Ni démos, ni prises alternatives. «Je vais te dire, l'Anthology des Beatles, la prise 2 de telle tonne et les inédites et tout et tout, j'ai écouté ça une fois. Je suis de l'école Rubber Soul, la version britannique de l'album: tout est là. Les versions telles que voulues au moment de l'enregistrement. J'en ai, toutes sortes d'affaires pas sorties, des gros rubans, des p'tites cassettes, des DAT, des shows pas officiels. J'en ai, j'en ai, j'en ai! Je donnerai peut-être tout ça un jour en disant: quand je serai pu là, amusez-vous!»

Pour *Un air de famille*, l'intégrale de Beau Dommage parue en 2009, il y a un joli lot de raretés, du jamais entendu en masse. On comprend que ce n'était pas nécessairement le choix de Michel Rivard. Démocratie oblige. Vote secret. «Je ne suis pas Neil Young, je ne suis pas archiviste de moi-même. J'aime que les disques que j'ai faits soient disponibles dans le meilleur état possible, point à la ligne. Et j'assume tout.» Richard Séguin, pour revenir à lui, abhorre la facture synthétique de son album *Double vie*: dans son anthologie, il a préféré des moutures en concert. «Je le comprends. Moi aussi, il y a des choses qui me font grincer maintenant. Des tonnes sur De Longueuil à Berlin, des sons de synthés dans Un trou dans les nuages... Mais j'ai le goût de dire aux gens qu'en 1987, le son de clavier japonais

qu'avait suggéré Marie Bernard, je l'aimais.»

Pareil pour pareil, n'aurait-il pas aimé les ravoil en vinyles, ses vinyles? «Ce serait pour le plaisir du vinyle, pas pour l'aspect historique. C'est pas comme le coffret des

VOIR PAGE E 5 : COFFRETS



Les audiophiles ont comparé, les diamants ont triomphé: on s'en doutait un peu, les disques des Beatles en vinyles, tels que le Grand Bougnat l'a voulu dans le plan d'origine de l'univers, ravalent les compacts rematriés (tant louangés en 2009!) au rang du pis-aller pas lourd à déplacer. Vous savez ce qui vous reste à faire: oui, il vous faut le gros grand coffret de l'intégrale stéréo des 33 tours à 349,49\$, avec livre assorti. Notez qu'une platine disque avec ou sans branchement USB est requise pour les jouer intégralement, face A d'abord, face B ensuite (ou le contraire). Ça devrait vous durer l'année, c'est prévu: l'intégrale des vinyles mono est déjà annoncée pour après la fin du monde, soit Noël 2013. N'ayant pas reçu la chose en promo et la maison étant déjà lourdement taxée, je vous maudirai d'envie, tout en chérissant l'autre coffret de l'année Beatles dont on m'a gratifié: l'édition super extra luxe de *Magical Mystery Tour*, la virée hallucinée de 1968, déclinée en DVD, Blu-ray, double 45 tours, livre, veau, vache, cochon, couvée. *Roll up!* Sylvain Cormier



MÉTROPOLE Une scène tirée du film *De rouille et d'os*, du réalisateur français Jacques Audiard, avec Marion Cotillard et Matthias Schoenaerts.

## L'amour au temps du désarroi

Jacques Audiard signe une grande romance avec *De rouille et d'os*, un film sur l'abandon de soi

ODILE TREMBLAY

Au dernier Festival de Cannes, *De rouille et d'os*, du Français Jacques Audiard — primé et acclamé pour *Un prophète* trois ans plus tôt —, figurait parmi les films chouchous de bien des journalistes qui le pressentaient au palmarès. Mais boum! Le jury ignora cette grande œuvre populaire. Ça ne l'empêcha pas de faire recette en France et à travers l'Europe. Ni même d'atterrir en présélection aux États-Unis pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère et pour celui de la meilleure actrice, Marion Cotillard. Celle-ci avait remporté la statuette quatre ans plus tôt en jouant Edith Piaf dans *La vie en rose*. L'Hexagone retient son souffle avant l'annonce des sélections le 10 janvier prochain.

Au Festival de Toronto, Audiard expliquait le silence du jury cannois par la malédiction des films du milieu. Ces œuvres en précaire équilibre entre les films pointus et les productions commerciales ne récoltent pas toujours leur dû. Jacques Audiard, un des cinéastes les plus en vue du cinéma français, a d'autres cartes dans son jeu. Et son film suit sa route sur la planète cinéphile.

«Après l'univers d'hommes d'*Un prophète*, j'ai eu envie d'un personnage féminin fort et d'une histoire d'amour, explique-t-il. *Voire d'un mélodrame, avec les dangers propres au genre.*» Des questions le taraudent: «*Qu'est-ce que le mélodrame contemporain et qui en seraient les héros?*» Audiard n'avait pas tourné d'histoire d'amour depuis *Sur mes lèvres* en 2001; là aussi une romance atypique.

«*Mon film porte sur l'abandon de soi*, poursuit-il. *Le grand défi contemporain consiste à pouvoir encore ou pas s'abandonner. On s'est demandé aussi où s'en allait le discours amoureux de madame La Fayette, là où le verbe est absent. D'un côté, on a une espèce de princesse arrogante qui n'abandonne rien (Stéphanie, le personnage de Marion Cotillard, dompteuse d'épaulards au parc aquatique d'Antibes); de l'autre, Ali, un type paumé et marginal [Matthias Schoenaerts] privé de mots. Les gens sans mots peuvent éprouver des sentiments, mais les expriment différemment. On voulait mettre en scène deux personnages qui ne sont pas faits pour s'aimer.»*

Conte moderne

*De rouille et d'os* raconte comment la jeune héroïne tombe de son socle après un accident qui la prive de ses deux jambes, et comment le seul qui l'acceptera sera cet homme dont elle avait usé négligemment du temps de sa gloire et qui peine lui-même à aimer son propre fils. Tourné en Cinémascope, en partie sur la Côte d'Azur, *De rouille et d'os* se veut un conte moderne.

«*Le film traite de résilience*, ajoute le scénariste Thomas Bidegain. *Les deux personnages manifestent un courage fou pour s'extraire de leurs conditions: elle, de son handicap physique; lui, de son sort de prolétaire. Ali, personnage mutique, est un corps en mouvement. Stéphanie, sans son accident, n'aurait rien cédé.*»

Marion Cotillard a tourné la seconde partie du film après l'accident sans cacher ses jambes en collants verts, qui furent escamotées plus tard grâce aux bons soins du numérique. «*Sur le plateau, on ne s'est jamais sentis investis là-dedans, dit-elle. Le résultat, si crédible à l'écran, demeure un mystère pour moi.*» L'actrice française, lancée aussi sur la scène internationale,

VOIR PAGE E 7 : AUDIARD

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

# CULTURE

## Mirages de Marrakech



ODILE  
TREMBLAY  
à Marrakech

**J**e suis allée manger au fameux hôtel La Mamounia avec Marie-Josée Croze. L'actrice québécoise est logée là-bas avec les autres membres du jury et les invités de marque du Festival international du film de Marrakech. Chic Mamounia, au passé mythique. Hitchcock l'a filmé (de même que la place Jemaa el-Fna) dans *L'homme qui en savait trop*, version de 1956, que les amants de Marrakech revoient avant de revenir au pied de l'Atlas, en trouvant que la ville a changé.

Le maître du suspense posait ses valises dans cet hôtel-là. Churchill y tenait ses quartiers d'hiver. Le palace a vu défiler depuis près d'un siècle le gotha planétaire, de Welles à Chaplin en passant par Dietrich, Colette, Coco Chanel, Maurice Ravel, Béla Bartók, les bonzes de l'art et de la politique. L'hôtel, qui allie Art déco et architecture traditionnelle marocaine, érigé dans une ancienne oasis, possède le plus beau jardin de la ville. À 5 h du matin, le président du jury, John Boorman, se baigne dans sa piscine extérieure. Ça épate Marie-Josée Croze. Il fait si froid à Marrakech cette année.

Elle dit: «*Oui, c'est le Maroc de l'opulence, mais il y en a d'autres. Faut voir, dans les villages de l'Atlas, la pauvreté...*»

Dior commandite le festival. D'où la magnifique robe blanche de Marie-Josée à la soirée d'ouverture de cette 12<sup>e</sup> édition du rendez-vous. On vend du rêve exotique ici.

Elle bosse, l'actrice québécoise, dans son jury de la compétition officielle, mais dans des conditions idéales. «*On voit deux films par jour, avec des réunions serrées, des soirées officielles.*»

Ce festival-là, qui attire les grands cinéastes, un jury de haut niveau, les stars et les paparaz-

zis, doit encore se tailler une place sur l'échiquier des rendez-vous de films avec sa compétition. Ce volet prend du mieux chaque année, mais il n'est pas encore au sommet de sa forme. Rien de déshonorant, quand même. Marie-Josée aime être émue et étonnée au cinéma, traque le ton juste, les moments de vérité et défendra ses coups de cœur. «*Dans le jury du Festival d'Agoulême, on avait primé Catimini de la Québécoise Nathalie Saint-Pierre, un film fantastique qui ne trichait jamais. Les petits festivals, ça sert à identifier des perles qui se perdraient ailleurs.*»

Le Maroc n'est pas une légende pour elle. Faut toujours se méfier des légendes, même (surtout) sous les envoûtements de la Mamounia. L'actrice, grande lectrice, admire Proust et Stendhal et pose un regard en biais sur les gens et les lieux.

Marie-Josée a tourné au Maroc à Ouarzazate et à Essaouira aux côtés de Roschdy Zem dans le film de David Marconi *Intersections*, qui sortira en France fin janvier. Il s'agit d'une histoire de survivants d'un accident de car dans le Sahara, sur fond de mensonges et de trahisons. «*Je joue une femme mystérieuse, ex-junkie qui magouille.*» On rit. Ce type de personnage lui colle à la peau. Elle enchaîne les rôles, Marie-Josée, comme celui de la duchesse de Sanseverina dans *La chartreuse de Parme* d'après Stendhal, sous la direction de Cinzia TH Torrini, tourné en Italie, bientôt sur les écrans de Paris durant le temps des Fêtes. En février, celle qui avait remporté le prix d'interprétation à Cannes pour son rôle dans *Les invasions barbares* sera de la distribution du prochain film de Denys Arcand: *Deux nuits/Two Nights*. «*J'aime le scénario, dit-elle. C'est un film intimiste, qui aborde la vie de couple, la fidélité en amour.*»

Réussir à Paris comme actrice — vrai cadeau du ciel — est une chose, revenir travailler au Québec, une autre. Elle revoit alors ses vieux amis, se replonge dans le bain, mais Marie-Josée Croze se sent internationaliste, avec des



LES FILMS DU NOUVEAU MONDE

**Au Maroc, l'aide aux plus miséreux vient souvent des mouvements intégristes, comme dans le film *Les Chevaux de Dieu*, en compétition au festival.**

amis partout, une planète à explorer. Ceux qui lui reprochent son accent français sont bien étroits d'esprit. Elle joue surtout en France et vit là-bas. Les acteurs sont des caméléons. Quoi d'autre? Un accent, ça se rattrape. À mes côtés, le sien flotte, se dissout, refait surface. Nul ne perd ses origines pour si peu. Allons donc! Es-saimons partout: à New York, à Paris. Faut pas voir petit.

«*J'ai un autre projet de film encore vague au Maroc, dans l'Atlas.*» Cet Atlas qui ne respire pas le même air que La Mamounia. Plus haut dans ses montagnes, plus pur, et sans opulence du tout.

Ça lui tente. Marie-Josée sent le pays par intuition. L'unique façon de saisir quoi que ce soit. Au fait, elle est très bien, cette fille.



Il y a tellement de disparités ici: la richesse des palais, la pauvreté des gueux. On parle avec les Marocains. Ils précisent que les réformes royales dans la foulée du printemps arabe, avec le nouveau Parlement, n'ont rien changé du tout. Mais le mot «*sécurité*» est sur toutes les lèvres. «*Malgré des attentats, dont un à Marrakech il y a un an et demi, on enregistre moins de troubles qu'ailleurs au Moyen-Orient*», me disent-ils. La révolution n'est pas pour demain ici. Plusieurs pensent que, sans le roi, le pays serait livré au chaos. Mohammed VI a encore

l'appui de son peuple, mais la montée de l'intégrisme est palpable, s'infiltrant à travers les haillons de la pauvreté. L'aide aux plus miséreux vient souvent des mouvements intégristes, qui leur tendent la main. Comme dans le dernier film du Marocain Nabil Ayouch, *Les Chevaux de Dieu*, en compétition au festival, dans lequel des garçons sans avenir reçoivent le soutien de fondamentalistes qui les transforment en kamikazes.

La pauvreté, elle est partout.

L'autre jour, je suis allée me promener avec un ami marocain. Il est né à Marrakech, vit à Rabat, mais vient toujours saluer son ami Mustapha dans le plus vieux souk de la médina, celui des ferronniers. Mustapha paraît âgé, utilisé plutôt dans sa forge à même la terre battue, au plafond percé, qui prend la pluie. Il pleut rarement à Marrakech, remarquez, exception faite de cette année pour les premiers jours du festival. Un vrai déluge. Alors, des pattes de chaise ont rouillé sous le trou d'aération affaissé de sa forge aux allures médiévales.

Mustapha fait des lampes, des miroirs, des lanternes, des tout ce qu'on voudra, avec du fer forgé qu'il courbe du marteau sur sa petite enclume. Il me fabrique un porte-clés, mais sans accepter le moindre dirham pour une grosse clé apparemment magique que je reluque sur son clou. «*Cadeau de la maison. Les amis de mes amis...*» Il est pauvre comme Job. Ça fait mal d'accepter.

Tout fier qu'il est, Mustapha, de me montrer le certificat affiché au mur. C'est écrit: «*Maître artiste et artisan*». Il a appris de son père qui tirait ses enseignements du sien. Lui-même enseigne aux jeunes. Car plusieurs enfants travaillent au Maroc, courbés dans les souks, teignant, forgeant.

Il dit: «*C'est dur d'obtenir les certificats de travail.*» Je n'ose lui demander de quoi il parle. Cet antre des temps révolus, qu'on rougit de trouver pittoresque, où il travaille depuis toujours, se bat-il chaque année pour le garder?

Mon ami trouve que je déraile: «*Mustapha a un métier, une maison. Ce n'est pas ça, la misère. Va voir dans les villages isolés de l'Atlas. Certains n'ont rien. Pas de travail, la faim.*»

Je sais. J'y suis allée.

otremblay@ledevoir.com

Notre journaliste séjourne au Maroc à l'invitation du Festival international du film de Marrakech

**La lune est à moi!**  
UN IRRÉSISTIBLE SPECTACLE DE MARIONNETTES  
PRÉSENTÉ DU 5 DÉCEMBRE 2012 AU 5 JANVIER 2013  
UNE CRÉATION DU THÉÂTRE DE L'AVANT-PAYS - TEXTE DE MARIE-LUCE MAUPÉTTIT - MISE EN SCÈNE DE PATRICK MARTEL ET MICHEL P. RANGER  
4 À 8 ANS... SUPPLÉMENTAIRE LE 6 JANVIER

MAISON THÉÂTRE POUR LES JEUNES DE TOUS ÂGES

© IRENE LARSEN

**CARTE-CADEAU**  
RENAUD-BRAY  
**15\$**

POUR TOUT ACHAT DE BILLETS DE LA LUNE EST À MOI!  
**RECEVEZ UNE CARTE-CADEAU RENAUD-BRAY**  
Dès le 12 novembre. Quantité limitée.

COMMANDETAIRE DE SAISON  
BANQUE LAURENTIENNE  
**Renaud-Bray**

maisontheatre.com  
514 288 7211

**PARUTION : le 7 janvier 2013**  
**LANCEMENT : le 9 janvier à 17 h 30 à la Licorne**

Chaque jour, des créateurs et des spectateurs de théâtre osent franchir le mur des langues.  
À quand la chute de celui-ci?

Au sommaire : Denis Bernard, Mélanie Demers, Christian Lapointe, Jan Lauwers, Harry Standjofski, Guillaume Tremblay, les 7 doigts de la main, Eugenio Barba, Johanna Nutter...

**1 an / 4 numéros = 25\$ taxes incluses**  
**UNE ÉCONOMIE DE 50%!**

CANADA seulement. Abonnez-vous ou offrez un abonnement AVANT le 31 décembre 2012.  
Pour information : 514-875-2549

JE M'ABONNE ou  
 J'OFFRE\* UN ABBONNEMENT À :

NOM.....  
ADRESSE.....  
VILLE..... CODE POSTAL.....  
TÉLÉPHONE..... COURRIEL.....  
\*INDIQUEZ VOTRE NOM ET TÉL.....

MONTANT TOTAL .....\$ PAYÉ PAR  CHÈQUE à l'ordre de la **SODEP (JEU Revue de théâtre)**  
 VISA  MASTERCARD N° DE CARTE.....  
EXPIRATION..... SIGNATURE.....

FAIRE PARVENIR À **SODEP, C. P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Qc) H2Y 3E9 514-397-8670**  
**www.sodep.qc.ca**

**jeu145**  
Revue de théâtre

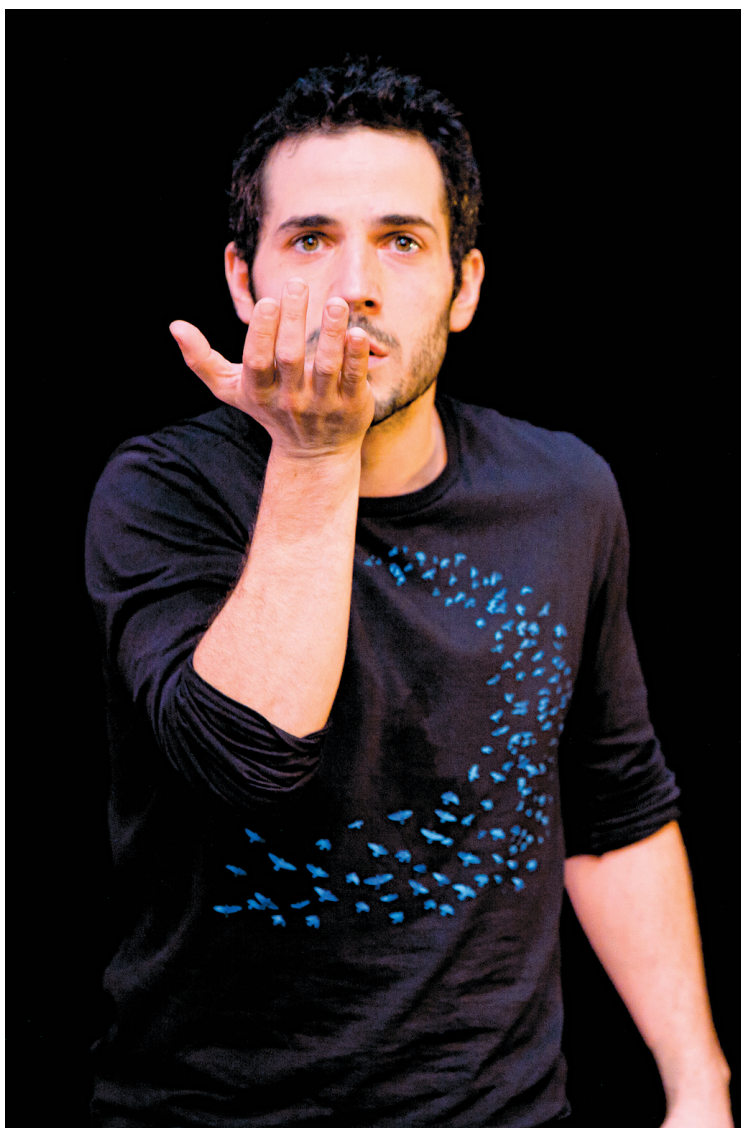
**Franchir le mur des langues**

## Voici ce que vous avez raté, en novembre, au Centre Phi.

- Le spectacle et le lancement de l'album *l'instant aimé* de **JORANE**
- Le spectacle de **GIZMO et CASEY BENJAMIN** dans le cadre la Série NY@Phi
- Le fameux film **WAKE IN FRIGHT** de Ted Kotcheff, et l'entretien qui a suivi avec le réalisateur de 81 ans
- Le film **SLIVER LININGS PLAYBOOK** avec Bradley Cooper et Robert De Niro
- **HexaOUT** une série de conférences en collaboration avec Hexagram/CIAM
- **AMENTIA** une installation interactive de Jean-François Mayrand

Pour passer un joyeux mois de décembre, rendez-vous sur **centre-phi.com**

## CULTURE › THÉÂTRE



NICOLA FRANK VACHON ET MATHIEU GIRARD

Deux productions qui ont fait leur chemin sur les routes du Québec: *Les trois exils* de Christian E, de Christian Essiambre, et *II (Deux)*, de Mansel Robinson.

## Pour ou contre la décentralisation à la française ?

Les politiques culturelles françaises font souvent l'envie des artistes québécois. Pour contrer les problèmes de sous-financement du réseau de diffusion, doit-on s'inspirer de nos cousins et modifier nos façons de faire? Y a-t-il un meilleur modèle que le nôtre? Dès les années 1950, la France a opté pour une approche décentralisée de la création théâtrale. Le concept dépasse la question de la diffusion mais y est indéniablement relié: en France, non seulement les œuvres circulent, mais plusieurs théâtres nationaux sont installés en province et attirent en Bretagne ou en Provence des créateurs de renom, dont la pratique s'inscrit dans la culture régionale tout en sillonnant les routes de l'ensemble du pays. Au Québec, comme l'ont souligné lors du dernier Congrès du CQT plusieurs artistes œuvrant en région, des lieux de diffusion existent dans plusieurs régions et pourraient facilement, avec un meilleur soutien de l'État, être transformés en lieux de création pour devenir des pôles théâtraux d'envergure (certains le sont déjà, comme le Théâtre de la Rubrique, au Saguenay). Pour ce faire, il faudrait une redistribution des fonds publics (de la diffusion vers la création) et un changement de paradigme — on a tendance à considérer qu'hors de Montréal, point de salut. Qui sait quel public se développerait dans un système décentralisé?

### Tant à faire

L'exemple de l'Allemagne, très similaire, a également prouvé les bienfaits d'une telle approche sur la vitalité de la création. Mais il y a tant à faire avant d'arriver à un tel modèle que nombre de gens de théâtre ont cessé d'y croire. Sans compter que, comme le précise Manon Morin, notre culture théâtrale et le fonctionnement de nos organismes de financement, qui ont toujours valorisé une certaine rentabilité du travail artistique, ne vont pas se transformer du jour au lendemain. «*En Amérique du Nord, les façons de faire sont différentes de celles en Europe. Mais notre modèle n'est pas si mauvais que ça. C'est déjà mieux qu'avant, à l'époque où tous les projets de diffusion étaient financés à la pièce. Maintenant que des réseaux sont installés et qu'ils ont été construits dans une vision à long terme, il faut simplement les fortifier. Bref, il faut travailler à partir de ce qui est déjà en place.*»

# Voyager plus pour circuler mieux

L'offre théâtrale en région a plus que sextuplé en une quinzaine d'années, mais elle demeure une utopie à poursuivre, clament producteurs et diffuseurs

En 1996, seulement huit créations théâtrales québécoises ont fait une tournée hors des grands centres. Seize ans plus tard, une cinquantaine de pièces se promènent sur l'ensemble du territoire. Mais c'est loin d'être suffisant, pense une bonne partie du milieu. Regard sur la question de la circulation du théâtre, alors que l'organisme Les Voyagements célèbre son quinzième anniversaire.

PHILIPPE COUTURE

**C**ela va de mieux en mieux. C'est le message qu'a lancé ces derniers mois Manon Morin, directrice des Voyagements, emportée avec raison par l'enthousiasme en constatant le travail accompli depuis 1997 par son organisme. Jadis, seuls les diffuseurs spécialisés en théâtre — et on n'en trouve pas dans toutes les régions — programmaient des pièces montréalaises ou des créations de la capitale. Aujourd'hui, certains diffuseurs pluridisciplinaires se font un plaisir d'accueillir des artistes de théâtre de tous genres et les spectateurs sont au rendez-vous.

Certains établissements montréalais, comme le TNM, Duceppe ou La Licorne, ont également développé un vaste réseau de tournées pour leurs productions. D'autres réseaux, comme RIDEAU, le ROSEQ ou Accès Culture (dans la région de Montréal), s'occupent de favoriser la circulation des œuvres. Mais il reste beaucoup de travail à accomplir. Enormément. Sauf peut-être dans le réseau du théâtre jeunes publics, qui fait face à des défis de diffusion d'une autre nature (lesquels ne seront pas abordés ici).

A commencer par l'élargissement du réseau. Bien souvent, les spectacles circulent seulement dans la périphérie de Montréal. Et, malgré un intérêt des diffuseurs pour la création, l'observateur le moins éclairé constate vite que sont privilégiés les spectacles à potentiel commercial. Depuis deux ans, le théâtre musical *Belles-sœurs* ne cesse de se promener, et les productions généralement plus consensuelles et conventionnelles du TNM et de la compagnie Jean-Duceppe sont plus facilement «exportables» hors de Montréal.

Manon Morin, qui invite chaque année les diffuseurs à sortir des sentiers battus en accueillant de jeunes compagnies et des spectacles plus modestes, comme *Isabelle*, de Fabien Dupuis, ou *Les trois exils* de Christian E, de Christian Essiambre, constate que «*c'est encore risqué de faire venir du théâtre en région. Il faut toujours multiplier les moyens promotionnels pour attirer le*

*public, qui n'est pas gagné d'avance, et qu'il convient souvent d'accompagner par une médiation culturelle adéquate. Pour ça, il faut de l'argent. Et on n'en a pas.*»

Le Conseil québécois du théâtre (CQT) n'arrête pas de le répéter depuis quelques années et a fourni sur le sujet une documentation abondante. Son constat? Le gouvernement québécois n'a jamais vraiment mis à exécution sa politique de diffusion des arts de la scène de 1996, intitulée *Remettre l'art au monde*, et qui promettait de donner aux diffuseurs et aux producteurs les moyens d'atteindre leurs objectifs.

### Médiation culturelle

Les conclusions des États généraux du théâtre en 2007 sont d'ailleurs toujours valides: le réseau des salles dévolues en tout ou en partie au théâtre est incomplet, le financement provincial et fédéral dévolu à la circulation des spectacles est insuffisant (l'enveloppe du CALQ aurait baissé de près de 30% entre 2002 et aujourd'hui) et les objectifs de

démocratisation de la culture de la politique culturelle québécoise ne pourront jamais être atteints si des enveloppes substantielles ne sont pas attribuées aux diffuseurs régionaux qui voudraient mettre en place des stratégies de médiation culturelle.

Louis Morin, directeur général et artistique du Centre des arts de Baie-Comeau, confie qu'il ne peut pas complètement faire fi des considérations commerciales dans son travail de programmation. Il n'est toutefois pas prêt à dire que la situation est alarmante. Lui qui était jusqu'à tout récemment directeur de la salle de spectacles régionale Desjardins, à New Richmond, précise que l'an dernier pas moins de 76 propositions théâtrales ont sillonné l'est du Québec. «*Ce n'est pas si mal, dit-il. Mais les assistances sont les mêmes qu'il y a vingt ans. Quand je programme, par exemple, le spectacle II (Deux), de Mansel Robinson, qui traite d'un sujet explosif et qui ne met pas en scène des comédiens très connus du grand public, le succès n'est pas assuré. Le vedettariat est un problème réel: je sais pertinemment que mon public est attiré par les vedettes sur l'affiche. J'ai affaire à un public qui n'a pas l'habitude de fréquenter le théâtre assidûment. J'use alors d'une stratégie de promotion différente.*» Or le théâtre coûte cher à

«*Le vedettariat est un problème réel: je sais que mon public est attiré par les vedettes sur l'affiche*»

Louis Morin, Centre des arts de Baie-Comeau

faire circuler, et il est bien rare qu'une tournée soit rentable. Pour éviter que la diffusion soit totalement assujettie aux lois du marché, et qu'ainsi soit réduite à néant la circulation des spectacles les plus avant-gardistes et les moins commercialisables, il faut accompagner le spectateur dans sa découverte des œuvres. Les membres du

CQT croient à l'approche de médiation culturelle, le meilleur outil, à leurs yeux, pour «sensibiliser, fidéliser et éduquer les publics adultes appelés à s'intéresser à l'art théâtral».

Et ça fonctionne vraiment? «*Indéniablement*, croit Manon Morin. *Aux Voyagements, on organise des rencontres autour de la création, avec une intervenante culturelle qui fait un important travail de transmission de connaissances. Depuis qu'elle est avec nous, on voit très concrètement la différence, notamment dans les questions posées par le public aux créateurs pendant les discussions, qui témoignent d'une bien meilleure connaissance du théâtre.*» La médiation culturelle, que le gouvernement québécois veut favoriser depuis les années 90, n'est toutefois pas bien rémunérée. Encore une fois, les fonds publics manquent à l'appel. Sempiternel retour à zéro.

Collaborateur  
Le Devoir

## TANGENTE

Laboratoire de mouvements contemporains  
SAISON DE DANSE CONTEMPORAINE 2012-2013



13, 14, 15 DÉCEMBRE 19 H 30  
16 DÉCEMBRE 16 H

STUDIO HYDRO-QUÉBEC DU MONUMENT-NATIONAL

monumentnational  
billetterie centrale  
514-871-2224  
Régulier 205 // Etudiant 165

### DANSES BUISSONNIÈRES CLASSE 2012

ALLIAGE COMPOSITE ÉLISE BERGERON ET PHILIPPE POIRIER  
ROND POINT ROSIE CONTANT ET FRÉDÉRIC WIPER CYCLE  
KIMBERLEY DE JONG CAKE AUDREY ROCHETTE I'M FAKING IT  
ADAM KINNER 2... ANNIE GAGNON (QUÉBEC)

Une collaboration avec La Rotonde qui rend possible un échange artistique entre Montréal et Québec



tangente.qc.ca



La plus authentique troupe de flamenco de retour à Montréal!

## SOLEDAD BARRIO & NOCHE FLAMENCA

«*Soledad Barrio est explosive et pleine de passion à l'état brut.*»

Julie Bloom  
NEW YORK TIMES

MERCREDI 16  
& JEUDI 17  
JANVIER 2013  
20h30

*Cabaret*  
du Mile End  
5240 ave. du Parc  
(coin Fairmount)

À offrir  
en cadeau  
pour Noël

INFOS & BILLETTERIE:  
ADMISSION  
1-855-790-1245  
www.admission.com  
CABARET DU MILE END  
514-563-1395  
www.mileend.org

WWW.FESTIVALNUITSADFRIQUE.COM

PRODUCTIONS NUITS D'AFRIQUE  
Des spectacles toute l'année

LE DEVOIR  
L'ART DE L'ÉCRITURE

Patrimoine  
Canada  
Heritage

## CULTURE › MÉDIAS

## Candeur et pertinence

France Beaudoin produit et dirige *Dis-moi tout*, le grand plateau des petits à TQSTÉPHANE  
BAILLARGEON

Les enfants du primaire qui remplissent le studio se lèvent les uns après les autres pour poser au chanteur Martin Deschamps leurs questions, tantôt naïves, tantôt profondes. «*Es-tu parent avec Yvon Deschamps?*» «*Comment as-tu appris à marcher?*» «*Es-tu obligé d'acheter deux souliers puisque tu n'as qu'un pied?*»

Chaque fois, le très sympathique musicien handicapé répond du tac au tac, sans pudeur ni tabou, le plus souvent avec humour. Il explique qu'il adore le symbole de paix sur ses béquilles, un signe qu'il peut d'ailleurs facilement reproduire avec ses deux seuls doigts. Et il joint le geste à l'explication.

Un jeune lui dit: «*Ne sois pas gêné: est-ce que t'avais des problèmes à te trouver une blonde?*» Le chanteur répond qu'il n'a jamais eu de problèmes à se faire des copines et qu'il n'a «*pas assez de doigts pour les compter.*»

Sa fille Lou se joint aux échanges, chante avec son papa, et le bonheur communicatif repart pour quelques tours: «*As-tu eu de la difficulté à la prendre dans tes bras quand elle était bébé?*» «*Comment tu fais pour attraper la monnaie dans ta poche?*»

Martin Deschamps participe à la deuxième mouture de la bien nommée émission *Dis-moi tout*. L'astronaute Julie Payette brise la glace et, là encore, les questions cassent le moule. «*As-tu déjà frappé une étoile?*» «*Comment tu retrouves ton chemin?*» «*Il y a quoi au bout du monde?*»

«*Les questions oscillent entre candeur et pertinence*», résume France Beaudoin, rencontrée au visionnement de presse plus tôt cette semaine. «*Notre mandat, c'est de produire une émission jeunesse.*



Dis-moi tout fait penser à une rencontre de classe entre une personnalité et des enfants allumés.

Mais nous souhaitons évidemment que le public s'élargisse pour inclure toute la famille.»

M<sup>me</sup> Beaudoin produit cette nouvelle émission qui sera en ondes à Télé-Québec les mercredis soirs, à compter du 9 janvier. La première saison invitera aussi le conteur Fred Pellerin, le magicien Luc Langevin, l'animateur Boucar Diouf, le journaliste Sophie Thibault, le plongeur Alexandre Despatie. Un enfant ose évidemment lui demander s'il a déjà pissé dans l'eau d'une piscine.

L'animatrice chevronnée mène le grand plateau des petits. En fait, non: elle accompagne les enfants, qui sont aux commandes à toutes les fonctions, devant et derrière la caméra: ils manipulent les perches, bougent les caméras, dirigent la régie. Ils s'en trouvent même pour accompagner M<sup>me</sup> Beaudoin à la coanimation.

La première fille à prendre les rênes, la jeune Alice Valentin, s'avère d'un rare naturel et d'un enthousiasme débordant.

En même temps, *Dis-moi tout* n'a rien des traditionnelles émissions pour enfants surdoués exposés un peu comme des chiens savants. On connaît bien ce modèle concentré dans *La classe de cinquième* ou *L'école des fans*. *Dis-moi tout* fait plutôt penser à une vraie de vraie rencontre de classe entre une personnalité et des enfants allumés et biens préparés. L'animatrice-productrice a d'ailleurs eu l'idée de cette émission originale, au plaisir contagieux, après avoir entendu son beau-fils raconter une rencontre de sa classe avec le général Roméo Dallaire.

## Les cadeaux de TQ

«*C'est différent et c'est exactement ce que j'essaie de faire à TQ*», résume Dominique Chaulout, directrice des programmes et des nouveaux médias de la chaîne, qui a eu la bonne idée d'intégrer cette nouvelle proposition. Le diffuseur public continue ainsi sa longue tradition de soins télévisuels apportés aux enfants, celle-là même que Radio-Canada souhaite modifier en transférant certaines de ses émissions jeunesse sur le Web, selon les souhaits exprimés le mois dernier devant le Conseil de radiodiffusion et de télécommunication canadiennes.

La fidélité de TQ à ses racines pédagogiques et divertissantes pour toute la famille se concentre dans la série

*Ciné-Cadeau*, qui fête son 30<sup>e</sup> anniversaire cette année. La diffusion de classiques (*As-tu vu Tintin, Lucky Luke...*), de nouveaux films d'animation (*Fourmiz, Gang de requins, Le géant de fer, Poulets en fuite, Sinbad...*), de primeurs (*L'île de Black Mor, Les crocodiles...*) et de reprises de qualité (*Bach et Bottine, La guerre des tuques, L'étrange histoire de Benjamin Button, Le fabuleux destin d'Amélie Poulain...*) reprend le 15 décembre et se poursuit jusqu'au 6 janvier.

*Dis-moi tout* prendra donc la relève trois jours plus tard. La production de l'émission a encore prouvé l'efficacité de la formule en demandant à une des classes de poser des questions aux journalistes. Ce qui a encore donné des audaces candides et pourtant pertinentes: «*Est-ce que les journalistes écrivent dans le journal et le passent le matin?*» «*Est-ce qu'ils se déguisent pour des enquêtes?*» «*Ont-ils un chien comme Milou?*» «*Est-ce qu'il faut être vieux?*» «*Est-ce que Hugo Dumas c'est un chanteur, parce que ma mère, elle écoute son disque pis elle le trouve bien cute?*» «*Les journalistes doivent-ils porter une cravate?*» «*Peuvent-ils aller travailler en pyjama?*» «*Perdent-ils des points quand ils font une faute d'orthographe?*» «*Des fois, font-ils semblant d'écrire alors qu'ils jouent à l'ordi?*» «*Quand on allume un feu de camp avec du journal, est-ce que ça leur fait de la peine?*»

Le Devoir

## DANSE

## Harold Rhéaume plonge dans le flux humain

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il y a de ces sauts qui donnent un petit vertige, même au plus féroce des danseurs — chorégraphe de surcroît. Harold Rhéaume, qui mène la danse à Québec, passe des petites scènes plus marginales au plateau du Grand Théâtre avec sa nouvelle création *Fluide*. «*J'en rêvais à chaque présentation de mes spectacles*», confie-t-il au *Devoir*.

Pour ce grand saut, il crée une pièce pour sept danseurs (Marilou Castonguay, Alan Lake, Brice Noeser, Alexandre Parenteau, Esther Rousseau-Morin, Georges-Nicolas Tremblay, Arielle Warnke St-Pierre) qui porte sur les relations humaines, dans le prolongement de *NU*. «*C'est ma quête profonde*», dit-il.

Chez Harold Rhéaume, on sent souvent la fragilité et le grand besoin de tendresse des humains. Ici, le grand groupe permet aussi de jouer sur les rapports entre individu et collectivité. «*Je voulais des façons originales d'aborder le groupe, mais en déconstruisant l'espace, au lieu d'arriver avec des sections à l'unisson*», explique-t-il. Les assemblages charnels de *NU* cèdent donc le pas à une gestuelle plus épurée et à des structures complexes.

La grande scène — et le budget un peu plus ample que d'habitude — ouvre de nouveaux possibles. Le chorégraphe travaille pour la première fois avec un répétiteur (Jean-François Légaré) et mise sur une scénographie plus élaborée (Bernard White): une structure géométrique sur laquelle peuvent évoluer les danseurs. «*Ça change beaucoup la donne sur les plans chorégraphique et spatial*, note l'artiste. *Ce meuble permet d'exprimer un aspect de mes intérêts que je n'exploite pas en danse: l'architecture.*»

Points de fuite, perspectives, reliefs prennent une impor-

tance plus grande. Et appellent un plus grand souci de mise en scène des danseurs. Et il convoque les formes dans la peinture de Rothko, qu'il affectionne, évoquée dans les éclairages au sol.

À la barre musicale, Simon Elmaleh, de la formation Orchestre d'hommes orchestres, a composé une trame très acoustique. Et c'est à nouveau le designer Philippe Dubuc qui signe les costumes.

## Mutation

Le parcours d'Harold Rhéaume reflète bien celui de la danse dans la capitale. Exilé à Montréal après sa formation, il revient à Québec en 2000 y créer sa compagnie Le Fils d'Adrien Danse, déterminé à y développer sa discipline.

Il s'installe à l'enseigne du Centre chorégraphique La Ronde, à la veille d'une grande mutation: l'acquisition et la transformation des deux autres étages de l'édifice qu'il occupe dans le quartier Saint-Roch. Le projet de 5 millions, qui s'inscrit dans un effort plus global de revitalisation du quartier, a reçu l'appui du ministère de la Culture. «*C'est fascinant de voir à quel point tous les efforts déployés portent leurs fruits. On a des danseurs qui vivent de la danse à Québec.*»

Et le fait que le Grand Théâtre s'ouvre maintenant à la danse locale assure une diversité «*essentielle pour éviter l'exode*» de la communauté.

Le Devoir

## FLUIDE

*Du Fils d'Adrien Danse, à la salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec, les 11, 12, 13 décembre et du 20 au 22 février 2013 à l'Agora*

**D** Voir aussi: Une vidéo pour découvrir *Fluide*, d'Harold Rhéaume. [ledevoir.com/culture/danse](http://ledevoir.com/culture/danse)



CHARLES-F. OUELLET-KAHÉM

On sent souvent le besoin de tendresse des humains chez Rhéaume.

Partenaire de production  
QUÉBECOR

LA VEILLÉE présente

Plus que 6 représentations!

20 NOV. > 15 DÉC.

**AUGUST STRINDBERG**

**LA danse DE MORT**

Conception et mise en scène **Gregory HLADY**  
Traduction **Michel VITTOZ**

AVEC  
**Paul AHMARANI, Denis GRAVEREAUX et Danielle PROULX**  
Concepteurs **Vladimir KOVALCHUK et Nikita U**

«*Gregory Hlady invite à une valse fantomatique et diablement bien orchestrée [...] menée par trois acteurs charismatiques. [...] Une superbe leçon de théâtre revigorante, ode à un imaginaire foisonnant.*» VOIR

«*Danielle Proulx qui est étonnante et différente [...] Denis Graveraux qui est puissant [...] L'incroyablement talentueux Paul Ahmarani, quelle performance encore [...] une expérience à vivre.*» RADIO-CANADA

«*... la proposition nous fait plonger dans une logique de l'imaginaire, du rêve, voire de l'absurdité. [...] Paul Ahmarani s'en donne à cœur joie. [...] Danielle Proulx et Denis Graveraux plongent aussi avec un bel abandon dans cet univers rempli de mystères et de zones sombres.*» LA PRESSE

«*... exercice de style qui fait appel à des zones rarement sollicitées de notre sensibilité.*» LE DEVOIR

THÉÂTRE  
**PROSPERO**

1371, RUE ONTARIO EST  
BILLETTERIE 514.526.6582  
WWW.THEATREPROSPERO.COM  
RÉSEAU ADMISSION 1855.790.1245

CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC  
CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL  
CONSEIL DES ARTS DE QUÉBEC

Salle de concert  
Bourgie du MBAM  
514 285 2000 option 4

À l'approche de  
la Nativité

Dimanche 16 décembre à 15 h  
Conférence en français à 14 h

Soprano, Suzie LeBlanc  
Violon, Adrian Butterfield  
Conférencier, Gilles Cantagrel  
Orgue et direction, Geneviève Soly  
L'ensemble des *Idées heureuses*

www.ideesheureuses.ca

LES IDÉES HEUREUSES  
GEREVIÈVE SOLY

PDJ JUNIOR

**PINOCCHIO**  
DIT QU'IL EST LE PÈRE NOËL

MALGRÉ CE MENSONGE,  
PINOCCHIO T'ATTEND POUR VRAI  
À SON SPECTACLE

5 ANS +

**22 AU 30 DÉCEMBRE**  
11H, 15H, 19H

laplacedesarts.com  
514 842 2112 / 1 866 842 2112

TEXTE ET MISE EN SCÈNE: HUGO BÉLANGER

LE DEVOIR Cinquième salle

## CULTURE › MUSIQUE

## COFFRETS

SUITE DE LA PAGE E 1

neuf premiers Dylan en mono, qui est ultra important pour moi, et que j'ai à la fois dans l'édition CD avec les pochettes miniatures et en vinyles 180 grammes. Dans mon catalogue, j'ai des disques parus en vinyle, d'autres en CD. Remarque, avec [Alain] Simard, on en a parlé. J'aurais pas confiance [son album de 2006] dans une belle grande pochette. J'ai pas abdiqué là-dessus... Disons que, pour l'instant, c'est un fantasme sympathique.»

A-t-il aimé se réécouter? «C'est une drôle d'expérience. Mixed feelings. Mais j'ai eu des frissons aussi. La lune d'automne, je trouve que ça sonne.

Méfiez-vous du grand amour, c'est une vraie toune radiophonique avec un beau son de country-rock, je l'aime. J'en suis fier.» Petite pause au bout du fil. «Mais je suis encore plus content de pouvoir les jouer à ma façon d'aujourd'hui dans mon show.»

À CE JOUR...  
Michel Rivard  
Spectra Musique

Lire aussi › Des extraits tirés des coffrets des Beatles, des Rolling Stones et de Renaud. [ledevoir.com/culture/musique](http://ledevoir.com/culture/musique)

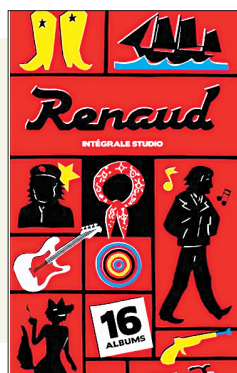


COFFRET

GRRR! DELUXE EDITION  
The Rolling Stones  
ABKCO/Promotone/Universal

Un coffret anthologique, 50 ans, 50 titres, avec deux nouveautés pour démontrer que messieurs Mick, Charlie, Ronnie et ce sacré Keef point trop amoché du ciboulot ne «rollingroulent» pas encore dans le dalot, voilà qui tombe sous le sens. En veut-on? Bête question. Vous résisteriez, vous, à King Kong vous tirant la fameuse langue? Dans la solide boîte ainsi brandie, on trouve un chouette livre d'artefacts, des affiches reproduites, et trois disques n'amasant pas mousse. Ça va des *swinging* années London à l'ère mégamillionnaire chez Virgin, ce qui n'est pas rien, contractuellement parlant. Presque tout ce qu'il fallait rapatrier l'a été, de la première pierre *Come On* aux rocs du rock que sont *Brown Sugar*, *Happy* et cie. Bien sûr qu'ils ne font pas le poids, ces Stones à numéros que sont les *One More Shot* et autres *Don't Stop* de la dernière décennie, bien sûr qu'on voudrait plutôt *Lady Jane* et *Out of Time* et *Salt of the Earth* et *Midnight Rambler* (allô?), mais c'est quand même la joie au club des marchettes: toute une somme.

Sylvain Cormier



COFFRET

INTÉGRALE STUDIO  
Renaud  
Virgin/EMI

Récapitulons. C'était en 1995: la première intégrale de Renaud, la distributrice de bonbons: 18 disques et le glucomètre dans le plafond. La définitive, croyait-on. En 2003, on s'y collait encore: *Le roman de Renaud*, 20 albums. Une autre année, on se concentra sur la folle jeunesse: «*intégrale studio et live 1975-1983*», petite dizaine. En 2010, on y allait pour la totale en vinyles, et aboule le pèze! Et voilà qu'on remet ça, version CD balèze. Un monolithe. Une brique. Intégrale studio seulement: 16 pochettes cartonnées du plus bel effet, contenant 18 disques jusqu'au récent *Molly Malone*. Les introuvables, le CD de raretés qui avait tant titillé le client en 1995 a doublé de volume: raretés plus rares, putain! Que faire, Albert? Vendre la bonne nuit? Me jette pas, chantait Renaud. Alors on rachète. Et pendant qu'on y est, on s'offre la nouvelle intégrale Barbara (19 disques, grand format comme le Gainsbourg) et l'énorme anthologie Hallyday (*Johnny History*, ou «*426 titres de 1959 à 2006*»), et *L'hymne à la môme* (oui, Piaf, de nouveau déclinée en compilation, en coffret et en livre), et le boîtier Julien Clerc, tiens! Noël de dingues. Où c'est qu'j'ai mis mon flingue?

Sylvain Cormier

## CLASSIQUE

## Bach en vrac

Alors que le Festival Bach de Montréal bat son plein, cinq nouvelles parutions dignes du plus grand intérêt arrivent à temps pour nourrir ces écoutes

CHRISTOPHE HUSS

## LES MOTETS

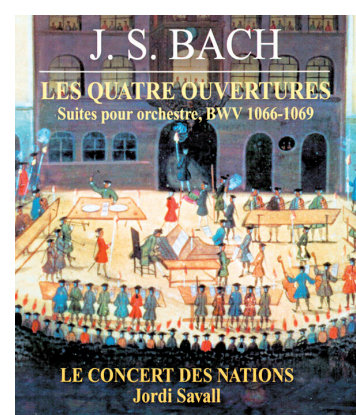
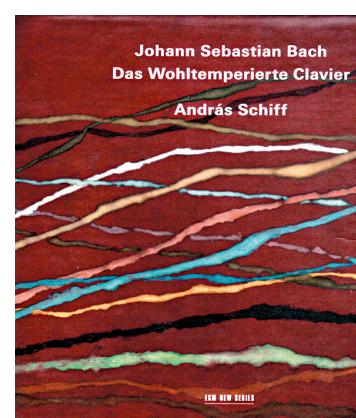
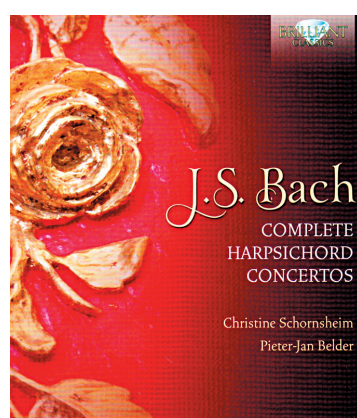
Kammerchor Stuttgart, Frieder Bernius (Carus 83.298) et Collegium Vocale Gent, Philippe Herreweghe (Phi LPH 002).

L'enregistrement de Frieder Bernius, réalisé dans une église de la ville de Göttingen en mai 2012, vient de paraître il y a quelques jours. Il ne s'agit donc pas d'une réédition du CD Sony Vivarte de 1989 capté au même endroit. L'un des atouts commerciaux de la nouvelle version est technique, puisque cette parution est un SACD multicanal et que la prise de son traduit l'espace de l'église. Elle rend d'ailleurs fascinante la comparaison avec la nouvelle version Herreweghe, parue en début d'année. Tout oppose Bernius et Herreweghe. Le son, d'abord, avec une sensation de musique dans un lieu chez le premier et de véritable radiographie chorale chez le second. Ces choix d'esthétiques sonores sont très étroitement liés aux options interprétatives. Chez Herreweghe, l'accent est mis sur les phrases, leur articulation et la manière d'amalgamer des lignes tout en préservant leur intelligibilité. Herreweghe est un alchimiste de la linguistique musicale. Bernius mise davantage sur l'apport poétique des couleurs et sur un fondu d'ensemble pour organiser, en fonction des paroles, des élans d'expression de la foi. Chacun à sa manière est un modèle et l'auditeur choisira l'un ou l'autre selon ses attentes.

## LES CONCERTOS POUR CLAVECIN

Christine Schornsheim (Brilliant Classics, 3 CD 94421).

Il ne s'agit pas ici à proprement parler d'une nouveauté, mais c'est la première fois à ma connaissance que sont réunis les concertos pour clavecin seul, gravés en 1990 et 1992 par Christine Schornsheim à Leipzig, avec le Neues Bachisches Collegium pour Capriccio, et les concertos pour plusieurs clavecins enregistrés avec Musica Amphion en 2006 pour Brilliant. Cette excellente claveciniste et pianofortiste, peu connue ici, s'adresse à tous ceux qui, nostalgiques de l'intégrale Leonhardt-Harnoncourt, recherchent un son de clavecin très clair et pas trop enjolivé ou nourri. L'instrument utilisé à Leipzig est parfaitement juste dans ses couleurs et dans l'équilibre avec l'orchestre. Les enregistrements de 2006 sont un peu plus cossus, mais le coffret a très peu de rivaux dans cette esthétique distinguée par rapport à toutes ces récentes in-



interprétations (exemple: Café Zimmermann, Alpha) qui cherchent à en découdre avec la musique.

LE CLAVIER, BIEN TEMPÉRÉ  
Andrés Schiff (ECM, 4 CD ECM 2270-73).

Comme Bernius avec les motets, Andrés Schiff revient à cette bible un peu plus de t ans après son premier enregistre-

ment (Decca). Le pianiste honnois prône une approche plus épurée, plus sèche, qui repose sur le sens de la construction. Schiff se démarque donc de Fellner, Barenboim ou Zhu Xiao-Mei, qui vont au-delà du texte et de son univers, et se rapproche de grands analystes, tel Evgueni Koroliov. Son usage de la pédale de résonance est très limité. Mais comme d'habitude le toucher et le «liant» in-

mitable de ses phrases font le prix et l'unicité de sa proposition artistique. Ceux qui cherchent à retrouver la poésie des partitas de Bach ou des sonates de Haydn par Schiff resteront peut-être un peu sur leur faim.

## ORATORIO DE NOËL

Chœur de la Radio bavaroise, Akademie für alte Musik Berlin, Peter Dijkstra (BR Klassik, 4 CD 900902).

Peter Dijkstra, l'un des meilleurs chefs de chœur du monde, s'est vu confier en 2005 l'un des meilleurs chœurs du monde. Il interprète ici l'*Oratorio de Noël* avec un mélange de clarté et d'élégance. Comme Rilling avant lui, Dijkstra témoigne d'un goût très sûr en matière de solistes, puisant dans les meilleurs éléments de la génération montante de chanteurs allemands: Rachel Harnisch, Anke Vondung, Maximilian Schmitt et Christian Immler. Ce coffret pas comme les autres se distingue par une plus-value incomparable, à l'usage exclusif, hélas, d'un public germanophone: deux CD produits par la Radio bavaroise dans lesquels l'*Oratorio de Noël* est analysé pendant deux heures jusque dans ses petits recoins. Non-germanophones, tournez-vous vers Gardiner, Corboz, Herreweghe ou Chailly.

## OUVERTURES ORCHESTRALES

Le Concert des Nations, Jordi Savall (Alia Vox 2 SACD AVSA 9890).

Très habilement, Jordi Savall, qui a créé le label Alia Vox pour éditer ses propres disques, recycle les plus fameux de ses enregistrements parus jadis chez Astree en retraçant entièrement le concept sonore. Publiées en SACD multicanal, ces gravures font tomber en désuétude les anciennes moutures. Il n'est pas étonnant de voir éditées ainsi les *Ouvertures* de Bach de 1990, dans une prise de son du regretté magicien Michel Bernstein splendidement travaillée par Manuel Mo-hino. Dans ces œuvres, Savall est l'un des meilleurs choix, derrière le miraculeux Diego Fasolis (Arts).

Le Devoir

LE CONCERT DU NOUVEL AN 2013

HOMMAGE À VIENNE



L'ORCHESTRE STRAUSS de MONTRÉAL

Lyne Fortin  
soprano (Québec)

Matthias Fletzberger  
chef (Vienne)

Thomas Sigwald  
ténor (Vienne)

Danseurs du  
Kiev-Aniko Ballet d'Ukraine

1er janvier 2013 – 14 h 30



la placedesarts.com

514 842 2112 / 1 866 842 2112

www.salutetovienna.com • 1-800-545-7807

nouvel album

CLAIRE PELLETIER  
soleil ardent

www.clairepelletier.com

ouïe dire

PRODIGE SELECT

1111

## Le leurre efficace de Gubash

### LES FAUX-SEMBLANTS

Milutin Gubash  
Musée d'art de Joliette,  
145, rue du Père-Wilfrid-Corbeil  
(Joliette). Jusqu'au 30 décembre

### JÉRÔME DELGADO

C'est vrai et ce ne l'est pas. Le sentiment surgit quand on entre dans l'exposition que le Musée d'art de Joliette consacre à Milutin Gubash. Il est présent dans la fausse salle de cinéma qui accueille le visiteur et qui a l'air bien réelle avec ses rangées de fauteuils. Il se fait insistant plus loin, devant une série de photographies qui jouent sur la splendeur de paysages vallonnés, dominés néanmoins par d'insensées sculptures monumentales. Il se fait, enfin, inéluctable dans les vidéos-témoignages à la teneur dramatique volontairement exagérée qui ponctuent les derniers espaces.

Intitulée *Les faux-semblants*, l'exposition propose de scruter les notions de vérité et de fiction qui traversent le travail de l'artiste. Vingt-et-une œuvres réalisées depuis 2005 ont été réunies par la commissaire Marie-Claude Landry. Elles marchent toutes sur le mince fil qui sépare le vrai du faux, que ce soit à travers le mode installation, comme l'appareille de cinéma — l'œuvre *Which Way to the Bastille?* (2012) —, la vidéo, la photographie, la performance ou même la peinture.

Milutin Gubash a assis sa pratique dans l'autofiction. Il n'est pas rare ou, plutôt, il est d'usage que ses proches



RICHARD-MAX TREMBLAY

*Les faux-semblants* propose de scruter les notions de vérité et de fiction qui traversent le travail de l'artiste.

soient appelés à être de la partie. Non pas comme figurants, mais comme véritables acteurs qui jouent leurs propres rôles. Papa et maman ont souvent été au cœur de l'action et le demeurent. Cette fois, apparaissent aussi une vieille tante, l'épouse de l'artiste (et accessoirement directrice du Musée d'art de Joliette) et même la commissaire de l'expo.

### Identité

Originaire de la Serbie, arrivé à Montréal en 2005, Gubash a toujours laissé son vécu transpercer son œuvre. Sans être autobiographique, l'exposition *Les faux-semblants* joue la carte de l'identité de manière importante. Le passé yougoslave de la patrie paternelle, très ancrée dans la construction d'une image, est particulièrement présent.

Les paysages photographiés dans *Monument to Communists*, de la série *Who Will Our Will?*, semblent poser la question de l'existence réelle de cette utopie politique versée dans la grandiloquence. Le sujet devient tabou dans la vidéo où la mère de l'artiste interroge une parente, sur l'insistance de son fils, quant à ses souvenirs de la Yougoslavie. Et devant les œuvres *Tito*, *After Slobodan «Boki» Radanovic* — s'agit-il de photos ou de peintures? —, les doutes, qui se multiplient, prennent une dimension existentielle troublante.

Gubash ne tombe pas dans le drame des deux pieds joints. Entre son approche de metteur en scène et de documentariste, il aime bien incarner le rôle d'idiote, comme le soulignait ma collègue Marie-Eve Charron au sujet de ses sit-

coms présentées en début de saison à la galerie Joyce Yahouda. Dans *Les faux-semblants*, on rit volontiers.

Plutôt habile, la scénographie de l'expo suit une progression digne du crescendo. Plus on avance dans les salles, plus les émotions, rires ou non, nous gagnent. Ceci sous le regard persistant de l'artiste, présent à travers un immense autoportrait dont on ne sait s'il faut se méfier. Au sous-sol du musée, en conclusion, le Gubash autoritaire descend de son piédestal dans la vidéo *King of the Gypsy*. Devant la caméra instable — tenue par sa mère —, l'artiste tente, plus mal que bien, de jouer le musicien de métro. Certes, c'est du jeu, mais aux allures bien réelles.

L'exposition à Joliette complète un cycle de présentations qui a maintenu Milutin Gubash très occupé depuis un an. Ses cinq solos en cinq lieux (un en Alberta, trois en Ontario), chacun axé sur un volet de son travail, composeront la monographie attendue dans les prochaines semaines.

L'autre expo de l'automne du Musée d'art de Joliette propose de rapprocher les univers plastiques du peintre Guido Molinari, de l'artiste multidisciplinaire italien Bruno Munari et du sculpteur également italien Andrea Sala. Les couleurs, formes et cadences de temps animent cette présentation qui, tout en étant digne d'intérêt, manque toutefois de surprise.

Collaborateur  
*Le Devoir*

## Au hasard de l'image

### LE SPECTRE DES LUCIOLES

De Janie Julien-Fort.  
À la galerie Simon Blais,  
5420, boul. Saint-Laurent, local  
100. Jusqu'au 22 décembre.

### MARIE-ÈVE CHARRON

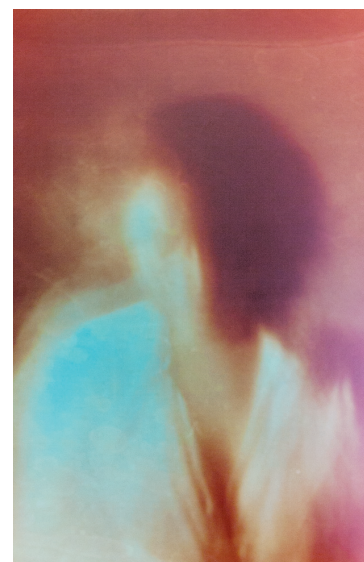
Au cours des dernières années, la prolifération d'appareils numériques a encore plus banalisé la prise de photographies. Toujours plus rapide, toujours plus accessible, le geste de photographier s'avère constamment en expansion et voit ses images mises en circulation, manipulées et multipliées encore plus facilement que jamais. Dans ce contexte, le travail de Janie Julien-Fort consiste pour beaucoup à raviver une fascination, en somme perdue, pour l'image photographique et sa fabrication.

La jeune artiste réalise ce tour de force en renouant avec des dispositifs anciens, dont le plus artisanal qui soit, le sténopé. Cette caméra rudimentaire se compose uniquement d'une boîte, dépourvue de mécanisme, dans laquelle un trou est pratiqué pour laisser pénétrer la lumière. Le procédé de fortune nécessite un long temps d'exposition et ne permet pas de tout contrôler par des réglages, ce qui laisse intervenir davantage le hasard.

Les images qui en découlent, dans le cas de Julien-Fort, trahissent la précarité du procédé, surtout visible dans les bougés et les contours flous des figures, presque fantomatiques. L'artiste a semble-t-il finement exploité les accidents survenus au cours de la pose, mais également dans l'après-coup, dans le traitement et l'agrandissement des négatifs, tirés d'un film polaroid. Il en est ainsi donc des cadrages inhabituels et des traces de brûlure ou de polarisation qui parasitent les images dont les teintes artificielles, de rose et de bleu, accentuent d'ailleurs l'étrangeté.

La prise en compte de l'accidentel dans le processus de travail est restituée dans l'accrochage de l'exposition à la galerie Simon Blais où les quelques images, aux dimensions variées, se trouvent regroupées sur les murs dans des ensembles en apparence aléatoires qui mêlent les genres, paysage, portrait et abstraction. Cette approche, déjà explorée par l'artiste dans un autre accrochage l'été dernier à la Parisian Laundry, accentue l'impression qu'il s'agit là d'un récit composé par des flashes et d'ellipses, une mémoire défaillante aux souvenirs imprégnés par le passage du temps.

Bien qu'elles se tiennent devant nous, les figures de ces images ont une présence ténue qui, paradoxalement, accentue notre désir de voir, de les voir. C'est particulièrement



JULIEN FORT

Janie Julien-Fort, *Madone* (22 h à 23 h), 2010.

vrai pour les trois portraits, intitulés *Madone*, des visages qui nous font face, mais dont les traits estompés s'évanouissent dans le néant. L'artiste a tourné le dispositif vers elle pour cette série partiellement montrée ici, mais qui compte 24 éléments et qui ont été réalisés dans une même journée, à raison d'une heure d'exposition chacun.

La dimension performative de ce projet est également sous-jacente aux autres œuvres qui ont été prises lors de voyages. C'est dire, donc, que l'artiste s'est baladée sur des sites avec son appareil de fortune, lequel devait trancher avec l'équipement habituel du touriste. Même si l'artiste va sur le terrain, pour ainsi dire, sa démarche n'a pourtant rien à voir avec le documentaire. De la photographie, dans ce qu'elle a de plus artisanal, l'artiste veut exploiter la filière fantasmagique et fictionnelle. Le dispositif capte sur place des présences invisibles et le traitement ultérieur en décuple les manifestations.

Bien que d'autres artistes aient exploré avant elle le sténopé — Eliane Excoffier, bien sûr, avec des images en noir et blanc resserrées autour du thème du corps féminin —, Julien-Fort opte de son côté pour des images parfois plus abstraites, où les expérimentations ont généré des nuées, des éclats et des taches grugeant le réel que l'on sait pourtant toujours ancré dans son quotidien. D'autres images purement abstraites confirment cette propension à l'expérimentation avec les procédés analogiques et ses composantes spécifiques. Dans ces cas-là, les images et leurs atours chromatiques font étrangement songer à la peinture.

Cette exposition est rattachée au prix Sylvie et Simon Blais pour la relève en arts visuels, qui est remis une fois par année. Janie Julien-Fort en est la quatrième lauréate.

Collaboratrice  
*Le Devoir*

LE MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS PRÉSENTE

**LES CHORALIES**  
CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS

**CONCERTS DE NOËL**  
1<sup>ER</sup> AU 23 DÉCEMBRE 2012  
SAMEDIS ET DIMANCHES À 13 H 30 ET 15 H

**CONCERT DE CLÔTURE**  
DIMANCHE 23 DÉCEMBRE 2012 À 20 H

Contribution volontaire Environ 45 minutes pour les concerts de Noël  
Environ 90 minutes pour le concert de clôture

CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS 400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal  
514-282-8670 Champ-de-Mars  
www.marguerite-bourgeois.com/choralies

Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal

Culture et Communications Québec Montréal Partenaire média LE DEVOIR

**Voir aussi** Une galerie de photos tirées de l'exposition *Les faux-semblants*.

**Lire aussi** Le Musée d'art de Joliette renoue avec l'imprimé avec un catalogue aussi concis que... fouillé!

ledevoir.com/culture/arts-visuels

### À surveiller

L'exposition *In-visible*, de Claudia Espinoza, dite Cerrucha, inaugurée il y a quelques jours à Espacio México. Une dénonciation du machisme à travers la photographie et le papier journal. Jusqu'au 31 janvier.

La performance sonore *Electrosmog*, de Jean-Pierre Aubé, dans le cadre de l'exposition *ABC-MTL* du Centre canadien d'architecture. Jeudi 13 décembre, à 19 h. Entrée libre.

Le célèbre *encan Clark*, qui en sera à sa 24<sup>e</sup> édition. Au centre Clark. Samedi 15 décembre, à 14 h.

et plusieurs autres.

Jean-Paul Riopelle Paul-Émile Borduas Cécile Buysse Henry W. Jones Jeannette Perreault

Exposition de groupe du **8 au 22 décembre 2012**

Exposition en ligne: [www.galerievalentin.com](http://www.galerievalentin.com)

**GALERIE VALENTIN**

1490, RUE SHERBROOKE OUEST • MONTRÉAL, QC • 514 939-0500

PETITS FORMATS  
PETITS FORMATS  
PETITS FORMATS  
PETITS FORMATS

## CULTURE › CINÉMA

## Guérir l'un pour mieux libérer l'autre

**KEEP THE LIGHTS ON**  
D'Ira Sachs. Avec Thure Lindhardt, Zachary Booth, Julianne Nicholson, Paprika Steen, Sebastian La Cause, Sarah Hess. Scénario: Ira Sachs, Mauricio Zacharias. Image: Thimios Bakatakis. Montage: Affonso Gonçalves. Musique: Arthur Russell. États-Unis, 2012, 101 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le sexe est gai, le sexe est triste dans *Keep the Lights On*, une chronique autobiographique directe et honnête du réalisateur indépendant américain Ira Sachs. Celui qui avait décortiqué le piège conjugal dans *Married Life* (2007) raconte ici le cycle complet d'une relation amoureuse, depuis le coup de foudre jusqu'au salut, entre Eric (Thure Lindhardt), un documentariste danois établi à New York, et Paul

(Zachary Booth), un avocat toxicomane qui lui en fera voir de toutes les couleurs durant les huit années que durera leur relation amorcée en 1998.

C'est l'histoire en fait d'un sevrage. Guérir Paul de sa dépendance à la drogue est une chose. Libérer Eric de sa dépendance à Paul en est une autre, et celle-là obtient du réalisateur une attention souveraine, en plus d'offrir au film un potentiel dramatique plus riche. Qu'est-ce qui attache les amoureux les uns aux autres? Ira Sachs tente d'identifier les fils invisibles qui enchaînent les amants, les promesses qui se changent en camisole de force, à travers un récit elliptique mais très focalisé. Et par conséquent quasi dépeuplé, comme dans les relations amoureuses lorsqu'elles vont bien, comme dans les relations amoureuses lorsqu'elles

vont mal. Car l'état d'abandon amoureux comme celui de la dérive ordonnent un même retrait du monde, que le cinéaste filme sans chercher à le mettre en mots, au rythme d'une valse triste et gaie là encore, cadencée par la musique admirable d'Arthur Russell, un prodige mort du sida en 1992, à l'âge de 40 ans.

*Keep the Lights On*, c'est en fait, comme le montre très bien l'affiche, deux portraits d'hommes. L'un d'ombre et de profil, harnaché à son travail et à sa dépendance, grand enfant qui entre et sort du cadre au gré de ses humeurs, très bien défendu par Zachary Booths. L'autre de lumière, indépendant de fortune et un brin dilettante, esclave de sa libido. Thure Lindhardt, un acteur très réputé en Europe (*Flame & Citron*), apporte beaucoup d'innocence heureuse et de nuance orageuse



CINÉMA DU PARC  
*Keep the Lights On* est l'histoire d'un sevrage. Guérir Paul de sa dépendance à la drogue est une chose. Libérer Eric de sa dépendance à Paul en est une autre.

à son personnage ni laid ni beau, ni bon ni mauvais, en exil émancipateur à Gotham

City. S'il manque de vigueur par moments, ou s'il omet de fournir certains détails éclair-

rants permettant aux spectateurs de mieux comprendre ce qui lui est donné à voir et à entendre, Ira Sachs s'amuse en revanche à ouvrir son film à diverses pistes et mises en abyme où réalité et fiction se font écho.

En parallèle à sa passion amoureuse, par exemple, Eric va réaliser un documentaire sur une figure légendaire du milieu gai des années 40 et 50 à New York. Or les images proviennent du court-métrage que Sachs a réalisé sur le sujet (*In Search of Avery Willard*) parallèlement à la création de *Keep the Lights On*. Dans le film, Eric remporte à Berlin le Teddy du meilleur documentaire. *Keep the Lights On* a aussi remporté à Berlin le Teddy du meilleur long-métrage de fiction. Beau hasard. Prix mérité.

Collaborateur  
Le Devoir

## AUDIARD

SUIITE DE LA PAGE 1

au demeurant militante active chez Greenpeace, avoue avoir eu besoin d'apprivoiser, à Marineland, l'idée d'avoir un épaulard pour partenaire. «Je ne suis pas à l'aise avec le concept des animaux en captivité. En plus, j'ai dû apprendre rapidement les difficiles chorégraphies aquatiques.»

Jacques Audiard brûlait de la mettre en scène «pour sa façon de s'engager complètement dans ses rôles», mais l'actrice était liée par contrat au dernier *Batman*. Elle est arrivée très tard sur le plateau, attrapant la balle au bond, incarnant son personnage sans répétition, ce qui au final conféra du naturel à son rôle. Pour celui d'Ali, Audiard cherchait un acteur non professionnel. C'était avant de voir le formidable *Bullhead* du Belge Michael R. Roskam, dans lequel Matthias Schoenaerts incarnait avec brio un homme tout en muscles et en frustrations. C'était lui!

## Tragédie du quotidien

Le cinéaste aborde les liens entre le Ali de son dernier film et le Malik alphabète d'*Un prophète* (joué par Tahar Rahim), qui, peu à peu, dans sa prison, parvenait à acquérir un langage et une conscience. «C'est quelque chose qui me fascine, l'expérience de l'acquisition du savoir. Ce thème apparaît comme une constante dans mon cinéma depuis *Un héros très discret*.» Dans ce film de 1996, un homme, en s'inventant une vie, devenait vraiment quelqu'un.

La paternité, symbolique

ou non, se retrouve également au centre de l'œuvre d'Audiard

non, se retrouve également au centre de l'œuvre d'Audiard. Il est lui-même le fils de Michel Audiard, scénariste entre autres de *Garde à vue*, grand film de Claude Miller. Jacques dut secouer la chape du «fils de l'autre».

Thomas Bidegain a écrit le scénario de *De rouille et d'os* d'après deux nouvelles de Craig Davidson. «Dans ce cas, l'apparition du sentiment paternel se doublait d'une relation à la fraternité», précise Audiard. J'y trouvais des personnages contemporains, nés de la Crise et d'une époque troublée.»

Le scénariste affirme que, sans Davidson (un auteur torontois), ils n'auraient jamais pensé à mettre en scène une vraie tragédie du quotidien: «Qu'est-ce qui nous reste à défendre quand il n'y a plus rien à défendre? C'est cette interrogation qui nous a guidés.» Mais ils ont transformé bien des éléments.

Audiard aime adapter des œuvres littéraires en tremplins scénaristiques. Ses six derniers films, mis à part *Sur mes lèvres*, ont été enfantés par des romans ou des nouvelles. «La forme cinématographique part d'un texte initial, qu'on met à notre main, puis le film se met à rouler tout seul», explique-t-il. *De rouille et d'os*, grande incursion amoureuse dans une modernité qui doit apprendre à abaisser sa garde, aura été dans ce sens une aventure collective. Le thème, collé aux crises du temps, ne l'exigeait-il pas?

Le Devoir

## Entre la tête, les pieds et le cœur

## LE NORD AU CŒUR

Réalisation, scénario et image: Serge Giguère. Montage: Louise Dugal. Musique: René Lussier. Québec, 2012, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

«La géographie, ça s'apprend par les pieds.» Voilà ce que martèle Louis-Edmond Hamelin, le nouveau personnage attachant duquel le cinéaste Serge Giguère s'est entiché. Ce portraitiste sensible et talentueux nous fait souvent découvrir des êtres d'exception, comme les musiciens Guy Nadon (*Le roi du drum*) et Gilles Garand (*Le reel du mégaphone*) ou le prêtre-ouvrier Raymond Roy (*9, Saint-Augustin*).

Son regard se pose cette fois sur ce chercheur brillant, professeur émérite, homme de culture... et particulièrement de la culture autochtone! En effet, Louis-Edmond Hamelin apparaît comme un de ses plus

grands défenseurs, mais son intérêt ne repose pas sur un militantisme émotif et tapageur; ses premières visites dans ce Nord qu'il a tatoué sur le cœur remontent à 1947, dans les environs de la Baie-James. Alors que plusieurs de ses compagnons de voyage flairaient (déjà) les bonnes affaires, lui venait à la rencontre de peuples et de paysages dont il voulait comprendre la complexité.

Dans *Le Nord au cœur*, le cinéaste décortique le plan d'un homme parti à la conquête de la nordicité. Ce mot, Hamelin l'a lui-même forgé, comme de nombreux autres destinés à mieux exposer une «réalité qui n'est pas dans le réel absolu». De la même façon que les Inuits ont de multiples qualificatifs pour décrire les flocons de neige, il n'allait pas se cantonner à quelques vagues expressions pour illustrer les glaces, les grands froids et les immensités enneigées.

De son premier contact émerveillé avec les autochtones (lors d'un congrès eucharistique présidé par le cardinal Villeneuve!) à son scepticisme devant les ambitions nordiques de l'ancien premier ministre Jean Charest, le géographe longtemps rattaché à l'Université Laval plonge dans ses souvenirs de défricheur, de pédagogue et de scientifique. C'est ainsi que l'on découvre ses méthodes très personnelles de linguiste, les détails de sa rencontre aérienne avec René Lévesque au-dessus de contrées qui déroutaient celui qui était alors ministre libéral et ses critiques sévères du développement minier et énergétique de cette vaste partie de la province. D'ailleurs, il la trouve trop souvent ignorée, depuis toujours convaincu que

«le Québec, ce n'est pas que la vallée du Saint-Laurent».

Pour le prouver, l'homme a signé quelques essais, dont le marquant *Nordicité canadienne*, des dictionnaires de langue inuite, et usé plusieurs paires de bottes et de souliers au cours de sa longue carrière qui l'a mené de Yellowknife à Trois-Rivières en passant par Grenoble, où il a rencontré son épouse, elle aussi géographe. Cet itinéraire d'un intellectuel de terrain (ce n'est pas antinomique) est parsemé d'extraits d'archives (dont certains films de Pierre Perrault) et de séquences d'animation, qui apportent ainsi couleur et relief. Une autre grande figure à connaître dans la belle galerie de Serge Giguère.

Collaborateur  
Le Devoir

Imaginez les beaux détours que nous ferons!

3 mars 2013 **Lancement de la saison**  
13-16 mars Un peu de printemps à **NEW YORK** des musées, un jardin... et *La Traviata* au **Metropolitan Opera!**  
25 mai **Festival international du masque** de Saint-Camille, au Québec

Les beaux détours  
CIRCUITS CULTURELS

www.lesbeauxdétours.com

514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont  
Titulaire d'un permis du Québec

**NOËL DES FAUBOURGS**  
DU 20 NOVEMBRE AU 31 DÉCEMBRE 2012  
WWW.LESFAUBOURGS.CA

LES FAUBOURGS.ca | Ville-Marie Montréal | sism SOCIÉTÉ D'ÉCONOMISERIE DE SAINT-HILAIRE | voies culturelles

DU 4 NOVEMBRE 2012 AU 13 JANVIER 2013

**BRAULT**  
Gérald

Créateur différent de pièces uniques

Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire

Une présentation  
Hydro Québec

150, rue du Centre-Civique, Mont-Saint-Hilaire  
www.mbamsh.qc.ca

**LA REVENTE – 6<sup>e</sup> Édition**  
Du 2 février au 2 mars 2013

L'événement *La Revente* est de retour, à la demande générale. Cet événement consiste en une occasion unique de renouveler votre collection d'œuvres d'art moderne ou contemporain – soit par la vente de certains de vos trésors ou par l'acquisition d'œuvres nouvelles n'étant plus disponibles sur le marché primaire.

Intéressé(e) à mettre une de vos œuvres en consignment ?

Vous avez jusqu'au 25 janvier 2013 pour nous faire parvenir votre proposition.

Pour plus d'information, contactez-nous.

**Art Mur**

5826, rue St-Hubert, Montréal (Québec) Canada | H2S 2L7  
admin@artmur.com | www.artmur.com | 514 933 0711

Partenaire de saison  
Hydro Québec

**MUSEE D'ART DE JOLIETTE**  
**AUTOMNE 2012**

**MILUTIN GUBASH**  
LES FAUX-SEMBLANTS  
DU 28 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

**MOLINARI, SALA, MUNARI**  
mSm  
Organisée par la Fondation Guido Molinari  
DU 28 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

**PENELOPE STEWART**  
APIAN SCREEN  
DU 3 JUIN AU 30 DÉCEMBRE 2012

**GRUPE DES 15**  
Organisée par la MRC de D'Autray  
DU 2830 SEPTEMBRE AU 30 DÉCEMBRE 2012

145, rue du Père-Wilfrid-Corbel, Joliette (Québec) J6E 4T4  
450 756-0311 | www.museejoliette.org  
Ouvert du mardi au dimanche, de 12 h à 17 h,  
et en soirée les jeudis du 11 octobre au 13 décembre 2012,  
jusqu'à 20 h

Hydro Québec

Milutin Gubash. Un cop nommé Milutin (Cet acte est considéré) (détail), 2012  
Cet empilage est une œuvre de papier. Juin © Milutin Gubash

# CINÉMA



LAURENT THURIN-NAL

Une scène de *La fée*

## Havre de douce folie

### LA FÉE

Réalisation et scénario: Dominique Abel, Fiona Gordon, Bruno Romy. Avec Dominique Abel, Fiona Gordon, Bruno Romy, Philippe Martz. Image: Claire Childéric. Montage: Sandrine Deegen. France-Belgique, 2011, 93 min.

ANDRÉ LAVOIE

On ne compte plus les héritiers de Jean-Luc Godard. Mais qu'en est-il de ceux qui se réclament de Jacques Tati? Ceux-là se distinguent par leur humour absurde, un rythme rarement trépidant et une aversion profonde pour le bavardage. Avouez qu'ils ne sont pas nombreux dans le paysage...

Il faut toutefois compter sur ce tandem drôlement assorti que forment Dominique Abel et Fiona Gordon, deux êtres filiformes à la bouille étrange, pratiquant un cinéma évoquant celui de l'auteur des *Vacances de Monsieur Hulot*, mais aussi une singularité proche des outrances des frères Kaurismäki, voire de Buster Keaton.

Une fois de plus appuyés par le cinéaste Bruno Romy dans le rôle d'un serveur... myope, ils composent un univers où l'on peut voler, plonger sous la mer pour y danser (sans besoin d'oxygène!) ou être les témoins de poursuites de baignoires avec un bébé sur le coffre arrière. Dans *La fée*, tout cela est possible, et plus encore, grâce à la rencontre entre Dom (Dominique Abel), le veilleur de nuit d'un hôtel du Havre, et Fiona (Fiona Gordon), qui se présente à la réception comme une fée aux pieds nus. Elle propose à Dom de réaliser trois vœux. Le troisième et dernier tardera à venir car, entre le moment où elle le sauve d'une mort certaine (un bouchon de bouteille de ketchup s'est retrouvé dans son sandwich), où elle peut s'évader d'un hôpital psychiatrique ou semer des policiers à vélo, leur couple sera mis à rude épreuve.

On retrouvait déjà cette atmosphère burlesque et ce style de bande dessinée dans la surprenante comédie *Rumba*, une autre rencontre improbable, très colorée et le plus souvent silencieuse, cette fois entre deux professeurs de danse... et un suicidaire.

Si ses influences sont manifestes, et parmi les plus illustres du septième art, ce petit groupe de marginaux cinématographiques conçoit ses films avec modestie, faisant de leur pauvreté un atout, rendant parfaitement visibles les rouages de leur mécanique du rêve et du délire. On rigole avec tendresse de leurs péripéties, de leurs pitreries, exécutées à la vitesse de l'éclair.

Tout cela est au service d'un monde qui ressemble étrangement à nôtre, avec ses attroupements de fumeurs devant les hôpitaux ou ses touristes à l'esprit naïf, peuplé surtout d'antihéros issus de l'imagination débridée de créateurs impertinents. C'est pour cette raison que la fée du titre ne possède pas de baguette magique, se gave de pilules et aime jouer à la kleptomane dans les grands magasins. Mon vœu? Qu'ils nous surprennent encore.

Collaborateur  
Le Devoir

## Jouer sa meilleure carte

Simon Galiero a misé juste en confiant à Micheline Bernard son premier grand rôle au cinéma

ANDRÉ LAVOIE

Avec ses yeux rieurs et sa voix puissante, difficile de croire que l'actrice Micheline Bernard puisse exceller dans l'art du « poker face » pendant une partie de cartes. Elle admet qu'elle n'y connaissait strictement rien avant que le réalisateur Simon Galiero (*Nuages sur la ville*) l'approche pour lui confier le rôle principal dans son dernier long-métrage, *La mise à l'aveugle*, joli titre qui évoque, bien sûr, une pratique parmi d'autres lors du rituel du poker.

Cette diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Québec, qui sait se faire aimer des amateurs de théâtre (elle passe sans mal de Feydeau à Marie Laberge et à Georges F. Walker avec un brillant détour par Tchekhov) et des téléspectateurs de tous les âges (*Tactik*, *Aveux*, elle se tire chaque fois très bien d'affaire), n'affiche qu'une très modeste filmographie. Avec seulement quelques rôles secondaires, souvent percutants, alcoolique forcenée dans *20h 17 rue Darling*, de Bernard Émond, ou épouse cocufiée au bord de l'hystérie dans *Le Sphinx*, de

Louis Saïa, Micheline Bernard n'est pas souvent sur l'écran radar des cinéastes.

Dans le hall lumineux du théâtre La Licorne, où elle réperté en ce moment *Pervers*, une pièce de la jeune dramaturge irlandaise Stacey Gregg qui sera présentée en janvier prochain, elle affiche un curieux mélange d'étonnement, de ravissement et de craintes lorsqu'elle se remémore la proposition de Simon Galiero. En entrevue au *Devoir* avant l'ouverture du Festival du nouveau cinéma, où le film a connu son baptême, le cinéaste admettait qu'il avait eu la bonne idée d'écouter la suggestion de sa preneuse de son. L'actrice a lu cette déclaration, ne l'a jamais validée auprès du ci-

« Je suis dans le doute, souvent. En vieillissant, j'essaie de me guérir. Je me disais: "peut-être que Simon s'est trompé". »

néaste, mais admire son audace d'avoir misé sur elle, sans mauvais jeu de mots! Cette admiration est d'ailleurs partagée par beaucoup de gens, et je ne pouvais m'empêcher de croire qu'elle avait lancé un « *Enfin!* » sincère devant cette première grande proposition au cinéma.

« Vous ne me connaissez pas beaucoup! » affirme l'actrice sur un ton moqueur. *Je suis dans le*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« Ce qui me fascine [chez Denise], c'est l'incapacité de cette femme à s'ouvrir », explique Micheline Bernard.

doute, souvent. En vieillissant, j'essaie de me guérir. Je me disais: peut-être que Simon s'est trompé. Pour dire oui, il a fallu que je le rencontre, question de savoir si nous avions des atomes crochus. Mais je ne pouvais refuser un si beau personnage, celui de Denise, une femme dont l'univers est loin de

moi, pleine de zones d'ombre. »

Ce personnage mystérieux et taciturne débarque dans le quartier populaire de son enfance alors que son statut social et sa richesse l'en avaient éloigné. On comprend que, dans la compagnie tenue autrefois par son ex-mari (Julien Poulin) et maintenant par son fils (Pierre-

Luc Brillant), elle fut une redoutable gestionnaire, capable de supprimer des postes à la vitesse de l'éclair, traînant cette réputation comme un boulet. Cette brutalité cache bien sûr des secrets.

« Ce qui me fascine, souligne Micheline Bernard, c'est l'incapacité de cette femme à s'ouvrir. Elle est très seule et tout le monde la méprise. Grâce au poker, elle se découvre de nouveaux talents et suscite même l'admiration de certaines personnes. Et ça lui permet aussi de se tenir loin de ses émotions... »

Craignant pendant un temps que l'opacité du personnage ne masque son humanité, elle fut ravie de voir à quel point le cinéaste a su le cerner et mettre l'actrice en confiance tout au long du processus créatif. « Une confiance dont je voulais être digne », me dira-t-elle plus d'une fois. Après cette première grande expérience de cinéma qu'elle qualifie de « cadeau », Micheline Bernard compte-t-elle jouer d'adresse pour obtenir d'autres rôles aussi importants sur grand écran? « Je crois plus ou moins à la stratégie et je ne suis pas très carriériste. Je crois plutôt aux rencontres, aux coups de cœur. » Comme quoi sa meilleure carte demeure encore et toujours son talent.

Collaborateur  
Le Devoir

## Film noir sur fond blanc

### DEADFALL

Réalisation: Stefan Ruzowitzky. Scénario: Zach Dean. Avec Eric Bana, Olivia Wilde, Charlie Hunnam, Sissy Spacek, Kris Kristofersen, Treat Williams. Photo: Shane Hurlbut. Montage: Arthur Tarnowski, Dan Zimmerman. Musique: Marco Beltrami. États-Unis, Allemagne, 2012, min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une voiture file sur une route secondaire enneigée. À l'intérieur, Addison et sa sœur Liza comptent l'argent qu'ils viennent de voler dans un casino. Soudain, leur véhicule quitte la chaussée. Après avoir tué le policier qui s'est arrêté pour leur prêter secours, le tandem se sépare en plein blizzard. Plusieurs centimètres de neige — et cadavres — plus tard, Addison et Liza se retrouvent dans la maison isolée d'un couple de sexagénaires qui s'apprêtait à fêter l'Action de grâce en compagnie de leur fils tout juste sorti de prison. À leurs trousses, une jeune policière fûtée et son shérif de père buté. Au menu de ces trois familles dysfonctionnelles, une dinde et des fusils.

Réalisateur du drame historique *Les faussaires* (Oscar du meilleur film en langue étrangère), mais également des films d'horreur *Anatomie 1 et 2*, l'Allemand Stefan Ruzowitzky s'offre en guise de débuts hollywoodiens un film noir, genre éminemment américain qui a séduit plus

d'un cinéaste étranger avant lui. Contrairement aux Wim Wenders (*Hammert*) et autres Roman Polanski (*Chinatown*) qui en ont, eux, transcendé les codes, Ruzowitzky choisit plutôt de convoquer ouvertement le souvenir de classiques tels *The Desperate Hours* et *Night of the Hunter*. Certes, avec son contexte hivernal bien exploité, *Deadfall* ne manque pas de rappeler *Fargo*, des frères Coen, et *A Simple Plan*, de Sam Raimi, mais le ton privilégié ici est résolument sec et dé-

nué de cette ironie propre au néo-noir.

Fort bien réalisé (la séquence de l'accident de voiture est saisissante et celle de la poursuite en motoneiges, haletante), *Deadfall* bénéficie au surplus d'une interprétation d'ensemble vraiment excellente. Laquelle fait presque oublier les invraisemblances qui ponctuent un récit qui aurait gagné à s'affranchir davantage de ses influences.

Collaborateur  
Le Devoir

Dès le 7 décembre à Montréal  
2<sup>e</sup> semaine à Québec

« Une œuvre d'une importance culturelle indéniable. »  
Bruno Dequen (RIDM)

« Un portrait essentiel en ces temps de plan Nord. »  
Daniel Racine (CIBL)

## Le Nord au cœur

Parcours d'un géographe

Un film de Serge Giguère

Portrait d'un homme unique et attachant, un personnage plus grand que nature, pionnier de la géographie et grand défenseur de l'autochtonie. Qu'il s'intéresse à notre nordicité, au phénomène des rangs dans le pays rural, ou à l'importance historique des Premières nations, Louis-Edmond Hamelin, 89 ans, nous ouvre des portes et bouscule les idées reçues.

En tournée au Québec. Tous les détails sur [www.rapideblanc.ca](http://www.rapideblanc.ca)

**RAPIDE BLANC** EXCENTRIS  
3536, boul. St-Laurent, Montréal  
[www.cinemaexcentris.com](http://www.cinemaexcentris.com)

Cinéma CARTIER, MAISON DU CINÉMA DE SHERBROOKE, PARALCEIL et autres

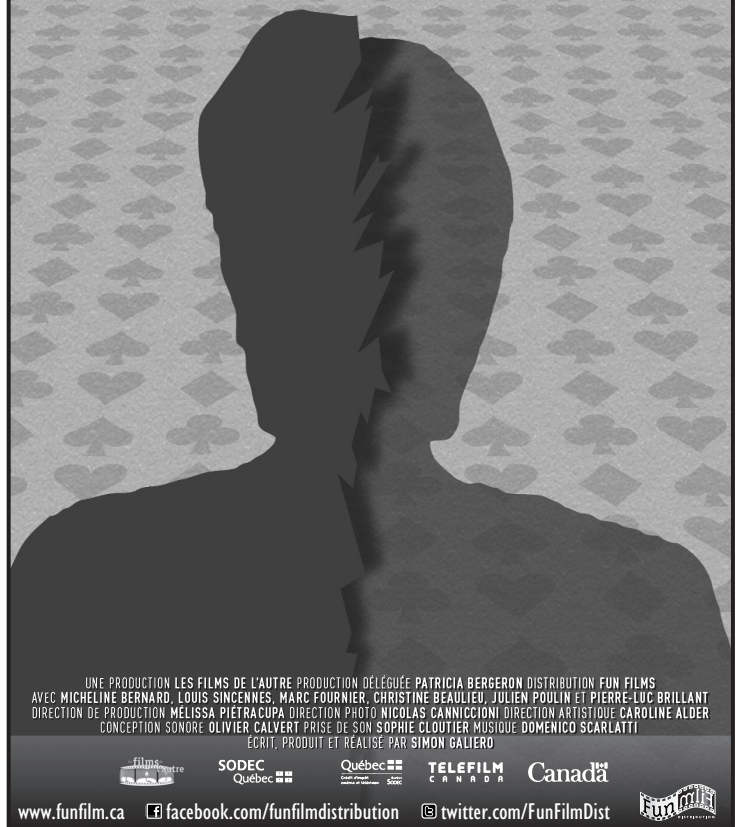
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

« Dans la droite ligne des meilleurs Forcier, populaire au sens le plus digne du terme et d'une rigueur formelle impressionnante. »

- Helen Faradji

## Micheline Bernard LA MISE À L'AVEUGLE

Un film de Simon Galiero



DÈS LE VENDREDI 14 DÉCEMBRE

## EXCENTRIS

**ANNA KARENINE**  
JOE WRIGHT, 130 MIN, V.O. ANGLAISE S.-T.F  
14H, 16H30, 19H, 21H05 SAUF DIM: 13H, 14H, 16H30, 19H, 21H05  
SAUF JEU: 14H, 16H30, 19H, 21H30

**soupesoup** UN NOUVEAU COMPTOIR SOUPESOUPE À EXCENTRIS TOUS LES JOURS!

ET AUSSI À L'AFFICHE:

**LE NORD AU COEUR**  
SERGE GIGUÈRE

**LA FIN DU TEMPS**  
PETER METTLER

**5 BROKEN CAMERAS**  
EMAD BURNAT, GUY DAVIDI

**TABU**  
MIGUEL GOMES

**LES POINGS DE LA FIERTÉ**  
HÉLÈNE CHOQUETTE

**MA VIE RÉELLE**  
MAGNUS ISACSSON

**SAMSARA**  
RON FRICKE

**CINÉ-KID: MA PETITE PLANÈTE CHÉRIE**  
DIM 11H - À PARTIR DE 4 ANS

## 5 À 7 AVEC DAVID FOENKINOS

EN COLLABORATION AVEC GALLIMARD

**LA DÉLICATESSE**  
MERCREDI 12 DÉCEMBRE À 17H30  
TARIF UNIQUE À 9.75 \$



La présentation du film sera suivie d'une rencontre exceptionnelle avec **DAVID FOENKINOS**

Séance de signatures publique à 19H30 dans le hall

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL  
[www.cinemaexcentris.com](http://www.cinemaexcentris.com)

Collaborateur  
Le Devoir

